

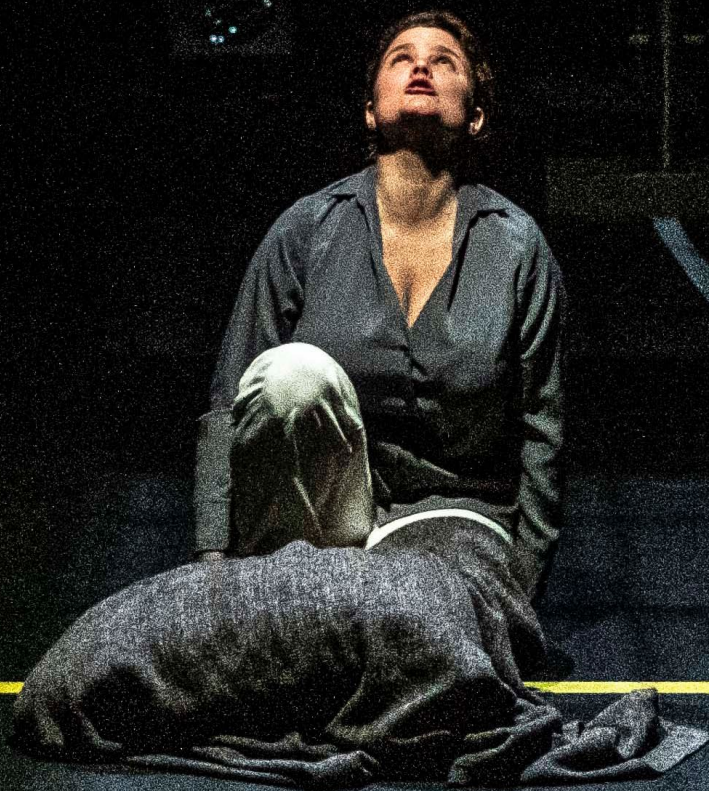
compagnie
La Résolue



Rebibbia

d'après *L'Université de Rebibbia*
de Goliarda Sapienza

Mise en scène Louise Vignaud



« C'est quand on l'a perdue que l'on comprend ce qu'est la liberté. C'est vrai. Mais il n'y a pas que des prisons avec des barreaux, il y en a de beaucoup plus subtiles dont il est difficile de s'échapper parce qu'on ne sait pas qu'on y est enfermé. »

Henri Laborit, *L'esprit du grenier*, 1992



CRÉATION

14 au 30 novembre 2018
Théâtre National Populaire

TOURNÉE (annulation en raison de la crise sanitaire)

24 mai au 14 juin 2020 Théâtre de la Tempête, Paris
25 novembre 2020 Théâtre du Vellein, Villefontaine
1^{er} et 2 décembre 2020 Le Grand Angle, Voiron
1^{er} et 2 avril 2021 Domaine d'O, Montpellier

PROCHAINEMENT...

5 au 16 janvier 2022 Théâtre de la Tempête, Paris
20 et 21 janvier 2022 Domaine d'O, Montpellier
25 janvier 2022 Théâtre du Vellein, Villefontaine

Adaptation **Louise Vignaud et Alison Cosson** Mise en scène
Louise Vignaud Écriture **Alison Cosson** Scénographie **Irène
Vignaud** Vidéo **Rohan Thomas** Son **Clément Rousseaux**
Costumes **Cindy Lombardi** Lumières **Luc Michel** Assistanat à la
mise en scène **Sarah Chovelon**

Avec **Prune Beuchat, Magali Bonat, Nine de Montal, Pauline
Vaubailon, Charlotte Villalonga**

Et la participation de **Réjane Bajard, Anne de Boissy, Djoly
Gueye, Julie Guichard, Sarah Kristian, Marilyn Mattei**

Durée 1h40

Production Compagnie La Résolue

Co-production Théâtre National Populaire, Théâtre du Vellein
Villefontaine, Le Grand Angle, Voiron.

**Ce projet a bénéficié de l'aide à la création de la DRAC
Auvergne-Rhône-Alpes et de la Région Auvergne-Rhône-
Alpes.**

Avec le soutien de la SPEDIDAM : la SPEDIDAM est une société
de perception et de distribution qui gère les droits des artistes
interprètes en matière d'enregistrement, de diffusion et de
réutilisation des prestations enregistrées.

Rebibbia est une adaptation de Louise Vignaud et Alison
Cosson, d'après *L'université de Rebibbia* de Goliarda Sapienza,
dans la traduction de Nathalie Castagné aux Éditions Le Tripode.
Rebibbia se veut une adaptation libre de ce récit, elle n'engage
que ses auteurs.

L'Université de Rebibbia est le récit du séjour que fit Goliarda Sapienza dans une prison en 1980. Après s'être consacrée, de 1967 à 1976, à l'écriture du monumental roman *L'Art de la joie* et avoir fait face à un refus général des éditeurs italiens, c'est une femme moralement épuisée qui intègre l'univers carcéral de Rebibbia, la plus grande prison de femmes du pays. Pour un vol de bijoux qu'il est difficile d'interpréter : aveu de dénuement ? Acte de désespoir ?

Comme un pied de nez fait au destin, Goliarda va transformer cette expérience de l'enfermement en un moment de liberté, en une leçon de vie. Elle côtoie à Rebibbia, le plus grand pénitencier de Rome, toutes les proscrites que compte l'Italie des « Années de plomb » - marginales, droguées, gitanes, filles perdues et enragées d'extrême gauche. Par ces rencontres, grâce à cette expérience, elle, l'intellectuelle, femme hors norme assoiffée d'absolu, va retrouver une raison de vivre.

Elle redécouvre en prison ce qui l'a guidée et sauvée toute sa vie durant : le désir éperdu du monde.

Goliarda Sapienza

Goliarda Sapienza (1924-1996) est née à Catane dans une famille socialiste anarchiste. Son père, avocat syndicaliste, fut l'animateur du socialisme sicilien jusqu'à l'avènement du fascisme. Sa mère, Maria Giudice, figure historique de la gauche italienne, dirigea un temps le journal *Il grido del popolo* (Le Cri du peuple), journal de la section turinoise du Parti socialiste dont Antonio Gramsci était un des rédacteurs.

Tenue à l'écart des écoles, Goliarda reçoit pendant son enfance une éducation originale, qui lui donne très tôt accès aux grands textes philosophiques, littéraires et révolutionnaires, mais aussi à la vie populaire de sa ville natale. Durant la guerre, en 1940, à seize ans, elle obtient une bourse d'étude et entre à l'Académie d'art dramatique de Rome. C'est le début d'une vie tumultueuse. Elle connaît d'abord le succès au théâtre, entre autres dans des pièces de Luigi Pirandello, avant de tout abandonner pour se consacrer à l'écriture.



S'ensuivent des décennies de recherches, de doutes, d'amours intenses. Mais son œuvre complexe et flamboyante laisse les éditeurs italiens perplexes et c'est dans l'anonymat que Goliarda Sapienza meurt en 1996. Elle ne trouve la reconnaissance qu'après sa mort, avec le succès en 2005 de la traduction, en France, du roman *L'Art de la joie*, écrit entre 1967 et 1976, roman contestataire et féministe.

Biographie rédigée par les éditions *Le Tripode*

Adapter *L'Université de Rebibbia* pour un plateau de théâtre, c'est avant tout porter et partager la parole d'une femme qui vient bouleverser les idées reçues. Car c'est bien dans le milieu carcéral, c'est-à-dire dans l'abandon du monde, son reniement, son empêchement, que Goliarda Sapienza redécouvre la liberté (et avant tout la liberté de penser), et nous invite à notre tour à nous demander où nous nous situons.

« Je voulais seulement, en entrant ici, prendre le pouls de notre pays, savoir à quel point en sont les choses. »

Parfois, souvent, nous étouffons, nous suffoquons dans la société qui est la nôtre, en manque de perspectives. L'expérience de la prison telle que nous la présente Goliarda Sapienza n'est pas sans rappeler ces sentiments. La prison n'est qu'un reflet, porté à son paroxysme, des lois juridiques, morales et sociales d'un pays. En tant qu'élément autonome, hors de la société, elle réorganise le temps et l'espace par des règles qui sont les siennes. Alors, précisément parce qu'elle exclue, elle donne la possibilité de s'affranchir : s'affranchir des modèles qu'on nous impose, s'affranchir d'une pensée consensuelle. L'exclusion n'est exclusion que parce qu'on en décide ainsi.

Donner la parole à cette femme, c'est traquer un désir. Un désir de théâtre, bien sûr, car sur scène la parole s'émancipe et résonne. Un désir de vie aussi, ou une nécessité d'être attentif à autrui, d'aimer, de penser, de questionner, de rendre l'inquiétude et le doute possibles. Le témoignage de Goliarda Sapienza donne des corps et des voix à la société secrète de la prison. Il y a déjà dans son roman un rapport physique et présent au monde, urgent, théâtral, qui ne demande qu'à s'emparer de la scène.

Cinq actrices nous font parcourir un chemin, de la dépression à la résurrection. Par le dialogue, par le théâtre, la pensée se construit et renoue avec le monde, et s'y affirme. Mettre le théâtre à vif pour le confronter à la difficulté de formuler une pensée, et à sa nécessité.

Louise Vignaud



GOLIARDA SAPIENZA

« Nous devons fermer » fait une voix dure, la première voix vraiment dure que j'entends ici dedans. Dans un sursaut je bondis en arrière et la porte s'abat quasiment sur moi avec violence. Cette violence blesse mon visage comme une gifle mais ne m'humilie pas. Je m'en étonne, tandis que m'alarme le soupçon atroce que cette non-humiliation soit due au fait que je me sens « condamnable », racaille désormais digne de n'importe quelle insulte de quiconque est en règle avec la loi. Voici une autre tentation à vaincre : le plaisir masochiste de patauger dans l'orgueil d'être de la racaille et de devenir la cible de leurs défoulements. Parce qu'on sait bien qu'il peut y avoir une satisfaction auto-punitive dans le fait de se sentir complètement perdue. Encore une fois je repousse les sirènes carcérales qui m'insinuent les douceurs de l'apitoiement sur soi, et je décide de ne pas oublier que même si je suis ici pour payer ma transgression, les autres - « individuellement », veux-je dire - n'ont aucun droit de m'humilier.

ALISON COSSON

Sur la route je vois les arbres qui défilent, des allées de visages qui me reviennent et disparaissent à mesure que j'accélère. Bientôt tout sera finie. Chacune retournée à ses occupations. Et après ? J'aurais revu Catane et je n'aurais pas parlé de Rebibbia. Les allées de femmes voudraient savoir : « Et qu'est-ce que tu fous là au milieu de la route Goliarda hein tu nous oublies ? » Et qu'est-ce que je fais là c'est vrai ? J'ai descendu la fenêtre en automatique, quinze centimètres d'ouverture, pas plus. Et l'air vient caresser mon cou. Les couvertures s'envolent et je dois reprendre un peu de chacun de vos visages, Edda, Marro, Annunziata, Giovannella et Ma petite Marilyn Vieillie, Barbara, Suzie Wong, Lola, Marcella, et toi Roberta. Vos langues et le chant de Ramona. Un chant qui transperce la nuit et les murs.

Dehors, je vois le reste du monde. Ces gens qui passent et s'arrêtent et repassent. Il y a ceux qui ignorent, qui n'y pensent pas, qui évitent. Ceux qui ont su un jour par une mère, une sœur, une amante mais qui ne parlent pas.

C'est que je sais qu'entre ces murs, nous ne serons jamais plus le reste du monde, nous sommes quelque chose d'autre que le reste du monde, la société secrète et fantastique des isolées de Rebibbia. Le monde de Rebibbia peuplé de femmes, de toutes les femmes du monde. Rebibbia. Et il faudrait leur dire : Tant que la liberté de toutes, la liberté de chacune n'existe pas, tant que les inégalités creusent et ici et ailleurs l'incapacité d'assurer la liberté de chacune il y aura des femmes pour se retrouver ici à Rebibbia plutôt que nulle part ailleurs.

Dans la rue une femme marche au milieu des passants et elle ne sait pas. Les couleurs de Rebibbia et la lumière. Elle ne sait pas. Les photos de femmes placardées sur les murs auxquelles on s'accroche. Elle ne sait pas. Le flot tempétueux de cet univers carcéral. Elle ne sait pas. Personne ne sait. Nos territoires se déplacent. On voudrait un mot à nous pour ça, pour cette chose qu'on vit là. Le mot qui dit les dimanches à Rebibbia. Notre université. C'est par là qu'il faut commencer.

Dans la cale du bateau

À la lecture de *L'Université de Rebibbia*, on a le sentiment que Goliarda Sapienza a passé beaucoup de temps en prison, un mois, deux mois, pourquoi pas six. En réalité, elle y est restée cinq jours seulement. Son récit est un précipité d'expériences, d'une densité folle, comme si, enfermée entre quatre murs, son sens de l'observation et son rapport aux autres en étaient accrus. C'est d'abord ce rapport au temps, cette distorsion spacio-temporelle qui nous guide dans notre travail. Comment traduire, sur un plateau de théâtre, cette friction entre l'expérience réelle et le vertige existentiel qu'elle a provoqué ?

Adapter *L'Université de Rebibbia*, de fait, convoque tous les éléments scéniques : écriture, scénographie, son, vidéo, lumières, costumes. Comment, sinon, questionner ce décalage permanent entre les différentes formes de perceptions physiques, mentales, sensuelles, de l'univers carcéral ? C'est une dramaturgie plurielle qui se dessine pour représenter cette « centrifugeuse » qu'est la prison, selon le terme de Goliarda Sapienza. Toutes ces dramaturgies sont autant d'angles d'attaque possibles pour raconter cette expérience sensorielle et intellectuelle.





Pour point de départ, le texte. Nous le pensons comme un matériau : sa chronologie définitive est organisée en répétitions, au plateau, avec les actrices. Il s'organise autour de scènes dialoguées retranscrites directement de l'original (le roman autobiographique de Goliarda Sapienza) et d'incursions de monologues écrit par Alison Cosson, moments de vie, excursions dans une Italie des « Années de plomb », kaléidoscope d'une société malade, galerie de portraits de femmes battantes et combattantes, chacune à leur façon. Goliarda Sapienza (interprétée par Prune Beuchat) est le centre. Autour d'elle gravitent les figures qu'elle convoque. Les actrices changent de rôles. Elles l'encerclent. Elles sont elles aussi les murs d'une prison, celle de l'histoire, celle d'un récit autant personnel qu'universel. Le texte, c'est le réel. Il s'agit ensuite de voir comment appréhender le vertige de l'existence.

Représenter toute une prison sur un plateau n'est pas chose facile. Nous devons trouver le moyen de raconter l'enfermement à la fois de façon absolument physique et à la fois de manière allégorique. La scénographie est, de ce point de vue, assez simple : quelques échafaudages, des filets, un espace à trous qui permet aux comédiennes d'être là en continu sur scène, tout en créant des focus. Un espace qui enferme, mais qui laisse des échappées.

C'est au son de matérialiser la prison surtout, un son documentaire, un son qui cherche à traduire la sensation physique de l'enfermement, un son architectural. Pour embarquer les spectateurs dans notre expérience, nous travaillons à développer, par le son, une sensation d'immersion – par une diffusion dans tout l'espace et par des enregistrements en direct réutilisés. Mais le son parfois s'échappe, et à travers des chants siciliens anciens fait vibrer les cœurs et les mémoires de ces femmes incarcérées.

Enfin, pour ce projet, il nous semble important d'introduire un travail de vidéo. La vidéo comme une nécessité de sortir du cadre. La vidéo comme échappées mentales. Première sensation de Goliarda Sapienza en se retrouvant dans la cellule d'isolement : « Bloquer l'imagination. [...] Moi, qui ai fait de l'imagination un instrument, qui l'ai étudiée toute ma vie pour l'aiguiser, la libérer, la rendre le plus agile possible, je me retrouve maintenant à devoir la tuer comme on tuerait le pire de ses ennemis. Et c'est ainsi pourtant. À partir de maintenant elle peut m'être fatale. » Et pourtant, parfois, elle ressurgit, cette imagination, au travers de rêves d'hippopotame sautant d'un plongeur, de vagues noires, d'avalanches. Le vidéaste, Rohan Thomas, propose des images inattendues, afin que la vidéo s'empare de l'espace et nous emporte, le temps d'un clignement d'yeux, au bord de l'océan.

Cinq femmes. Une prison. Un voyage.

« Il y a quelque chose qui évoque l'univers de l'auteure-metteuse en scène sicilienne Emma Dante dans ce théâtre-là, qui travaille avec des corps non normés, criants de vérité, et une forme d'économie où le moindre signe claque et fait sens. C'est la belle réussite de ce spectacle, qui par ailleurs adapte intelligemment le récit de l'auteure italienne, que de tenir ensemble la dimension concrète et la dimension allégorique du texte. Et de jouer sur une forme de beauté brute, qui va bien à Goliarda Sapienza. Laquelle disait : "Qu'est-ce que la beauté, sinon de la cohérence ?" »

Fabienne Darge, *Le Monde*

« Dans cette expérience foisonnante, renforcée par les trésors d'imagination de l'écrivaine, Louise Vignaud a réussi à tracer sa voie. Avec l'aide d'Alice Cosson, elle transforme L'Université de Rebibbia en une galerie de portraits croisés à l'humanité débordante et à la théâtralité évidente. [...] Radicalement humaine, la proposition de Louise Vignaud n'en reste pas moins fondamentalement cérébrale. Rebibbia a beau être, sous certains aspects, une université de vie, elle n'en reste pas moins un lieu d'enfermement. »

Vincent Bouquet, *Les Échos*

« L'auteure de « L'Art de la joie » fut incarcérée à Rebibbia, prison romaine. Au TNP Villeurbanne, Louise Vignaud a fait de son récit une pièce coup de poing. Formidable ! »

Brigitte Hernandez, *Le Point*

« La mise en scène de Louise Vignaud table sur un réalisme dont l'intensité est en elle-même une traversée du miroir, un au-delà du prosaïque fait divers, une transfiguration par l'éclat de chaque vérité intime et physique. [...] Ce beau spectacle de Louise Vignaud, qui se reçoit dans une violence infiniment tempérée, dans une tendresse perpétuellement retenue, projette une vraie lumière sur la nuit des prisons. »

Gilles Costaz, *WebThéâtre*

« Après le succès de Phèdre au Studio-Théâtre de la Comédie Française, Louise Vignaud créé au TNP de Villeurbanne Rebibbia, une pièce sur la prison. Elle y confirme son génie d'une écriture dramatique belle et édifiante car pure et dure. »

David Rofé-Sarfati, *Tout la Culture*

« En collaboration avec Laetitia Cosson, elle en souligne la radicale humanité et esquisse par touches une série de portraits de femmes blessées, d'êtres abîmés, plus vivants, plus troublants les uns que les autres. Sans voyeurisme ou pathos, elle donne corps aux maux de Goliarda Sapienza et les inscrit dans un spectacle choral, fort et captivant, porté par cinq comédiennes saisissantes de vérité. »

Olivier Frégaville Gratian d'Amore, *Transfuge*

« Il faut une bonne dose de courage pour adapter L'université de Rebibbia, un roman de 240 pages, au théâtre. La langue de Goliarda Sapienza ne se laisse pas si facilement apprivoiser, il faut donc souligner la formidable adaptation qu'en ont fait Alison Cosson et Louise Vignaud, Rebibbia, un texte qui semble écrit pour le théâtre. »

Gallia Valette-Pilenko, *Tout Lyon*



Les petites formes proposées par la compagnie en regard des créations sont des spectacles miniatures, d'une trentaine de minutes, accessibles à tous et tout terrain, tissés à partir d'un des thèmes de la pièce. En costume contemporain, sans décors ni accessoires, dans le dénuement des lieux qui les accueillent, elles offrent un autre regard pour entrer dans le spectacle.

Elles sont proposées dans les collèges et lycées, mais aussi pour des publics associatifs, en centre pénitentiaire, ou en lien avec la Protection Judiciaire de la Jeunesse. Elles permettent également d'offrir un moment de théâtre à ceux qui n'en ont habituellement pas l'occasion, ou qui ne peuvent pas voir la grande forme.

Chaque petite forme est su vie d'un débat avec les équipes. La compagnie propose également un atelier de pratique théâtrale en lien avec le spectacle et la spécificité de sa langue.

De l'autre côté

Un lieu résume parfaitement la prison : le parloir, zone frontalière de rencontre entre l'intérieur et l'extérieur, d'incompréhension, de retrouvailles, de blessures, d'amour. Il est aussi le lieu de deux sociétés qui se confrontent et se regardent : celle que nous connaissons, et celle, secrète, des exclus.

Au parloir, donc, trois scènes de rencontres successives. Giovanella, gamine de dix-sept ans, enceinte, qui a fait exprès d'aller en prison pour se faire avorter plus facilement, face à sa mère. Marcella, active des brigades rouges, face à son grand-père. Et une détenue anonyme qui n'a pas eu la visite escomptée, et qui profite de ce moment de calme pour parler avec la gardienne. Trois faces de la prison. Trois histoires dans une même histoire.

Cette petite forme, jouée par deux comédiennes, ouvre une porte sur la prison, et sur le regard que porte dessus Goliarda Sapienza, à l'encontre des idées reçues. Elle introduit également au principe de jeu de la mise en scène : par un changement d'accessoire et de posture, l'actrice se transforme pour devenir autre ; ce principe pouvant aller jusqu'à la sensation de vertige.

Conception Louise Vignaud - **Avec** Alison Cosson et Pauline Vaubaillon

Durée : 1h30 (représentation : 30 minutes ; débat : 1h)

Espace de jeu : salle de classe, salle polyvalente ou auditorium

Matériel nécessaire : une prise de courant, une table, deux chaises

Pour aller plus loin : atelier de pratique théâtrale

Si mon corps pouvait parler

En partant d'une cartographie du corps (peau, organes, muscles, éléments du visage...) et des différentes émotions qui le traversent dans une situation particulière, celle de l'enfermement, il s'agit de travailler le monologue de théâtre : inventer une situation, chercher le parcours des émotions, des sensations, trouver les mots qui disent l'agitation. Les participants sont ensuite initiés à la mise en voix par la lecture des textes écrits.

Atelier mené par Alison Cosson et Pauline Vaubaillon

Participants : entre 10 et 30 - **Durée** : 1h30 ou 2h

La compagnie La Résolue est une compagnie de théâtre implantée à Lyon depuis 2014 dont la direction artistique est assurée par la metteuse en scène Louise Vignaud.

La compagnie propose des spectacles inspirés de textes contemporains ou classiques où il est question d'exclusion et d'humiliation, de la vulnérabilité des rapports humains et de notre relation à la mémoire. Le traitement apporté aux rôles féminins ou masculins, petits ou grands, se veut égalitariste.

Ces spectacles mettent en valeur un travail collectif, au service d'une théâtralité organique : la recherche d'une esthétique forte et un jeu d'acteur où la langue et les corps ne font qu'un, dans une exploration des frictions entre normalité et étrangeté.

La compagnie La Résolue est conventionnée par le ministère de la Culture - D.R.A.C. Auvergne-Rhône-Alpes et subventionnée par la Ville de Lyon.



Dessin préparatoire d'Irène Vignaud, scénographe de *Rebibbia*.

Faire du théâtre, toujours faire du théâtre. C'est notre premier projet. Notre compagnie rassemble des individus, de diverses origines, de générations différentes, pour qui le théâtre, ses textes, ses espaces, sa chair, sont essentiels. Pour qui faire du théâtre est un engagement, une vie, un combat ; et surtout un désir, un désir fou, un désir enivrant, coûte que coûte.

Raconter des histoires. Car les hommes ont besoin d'histoires. Ils ont besoin de voir d'autres hommes, comme eux, confrontés au monde, pour se sentir un peu moins seuls. Ils ont besoin d'assister, simples spectateurs au détour d'un fauteuil, aux combats des uns, pour accepter les leurs. Nous voulons raconter des histoires, car avec la distance, les histoires nous ouvrent les portes du monde.

Poser des questions. Le théâtre n'instruit pas, n'apporte pas de réponses. Mais il ouvre des brèches, il inquiète, il interroge. Qui n'a pas vécu cette expérience, d'une histoire racontée qui dérange ou bouleverse, et qui déplace notre regard sur le monde ? C'est cela qui nous anime, et que nous cherchons à faire partager, cette sensation délicieuse et vertigineuse de perspectives nouvelles. Car nous pensons que, par ce chemin, la révolte est encore possible.

Être sur le qui-vive. À l'heure où la société prescrit un acquiescement de masse au système économique qui la gouverne, le théâtre convoque le spectateur et lui propose de se demander pourquoi. Il s'adresse à l'homme, à l'humain, dans ses contradictions. Le théâtre que nous défendons invite le spectateur à rester sur le qui-vive et à ne jamais baisser la garde. Il refuse de laisser le monde dans une affirmation univoque. Il convoque l'intranquillité.

Embarquer. Car tout cela n'est possible que si, dans son mouvement, même un instant, le théâtre réussit à nous embarquer, à nous faire oublier, à nous émouvoir, à nous indigner. Quand les portes se ferment et que les lumières de la salle s'éteignent, des solitudes se rassemblent et s'engagent dans un voyage. Nous aimons vivre ces voyages ; à nous maintenant de les susciter.

Manifeste, création de la compagnie La Résolue, 2014.

compagnie
La Résolue

Compagnie La Résolue

7 rue Neuve - 69 001 LYON

www.compagnielaresolue.fr

Céline Martinet - Administration

administration@compagnielaresolue.fr

06 12 85 45 58

Louise Vignaud - Mise en scène

louise.vignaud@compagnielaresolue.fr

06 74 37 88 18

Nicolas Hénault - Direction technique

nicolas.henault@compagnielaresolue.fr

06 03 55 64 21

Dominique Racle - Attachée de presse

dominiqueracle@agencedrc.com

06 68 60 04 26

Emmanuelle Ossena - Tournées / Diffusion

EPOC productions

e.ossena@epoc-productions.net

06 03 47 45 51